L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

Famille biologique/ famille adoptive : incompréhension, révolte et acceptation
Exemple du roman *Deux graines de cacao* d'Évelyne BRISOU-PELLEN

Noureddine FADILY, FLASH Université Hassan Premier, Settat, Maroc

Résumé

Deux graines de cacao[1] est un roman d'Evelyne Brisou-Pellen paru en 2001. Il raconte l'histoire d'un enfant âgé de onze ans, nommé Julien qui découvre qu'il a été adopté. Bouleversé, il s'embarque sur un navire marchand vers son pays natal, Haïti. Là-bas, il découvre ses origines. Une ancienne sage-femme lui révèle qu'il est un Abalain, que Victoire est sa mère. Heureux d'avoir résolu l'énigme de sa naissance, il sera heurté lorsque sa mère biologique le rejette sans ménagement. Face à ce rejet, le jeune retourne à Nantes auprès de ses parents adoptifs, accompagné de la jeune Flore alors âgée de deux ans. Les deux sont accueillis avec émotion.

Cette fiction pose la question des relations parents/enfants à travers le duo famille biologique/famille adoptive. Julien est donc un personnage qui symbolise cette complexité relationnelle, laquelle sera illustrée par ce récit raconté à la troisième personne, où les parents adoptifs sont moins anxiogènes et plus positifs que la mère biologique.

Mots-clés : Littérature de jeunesse, famille, révolte, adoption, identité, parenté.

Abstract

Deux graines de cacao is a book written by Evelyne Brisou-Pellen and published in 2001. It tells the story of an eleven-year-old child named Julien who finds out he's been adopted. Devastated, he embarks on a merchant ship to his home country, Haiti. There, he discovers his

[1] Évelyne BRISOU-PELLEN, *Deux graines de cacao*, Paris, Hachette jeunesse, 2001.

origins. A former midwife reveals to him that he is an Abalain, that Victoire is his mother. Happy to have solved the riddle of his birth, he will be shocked when his bilogical mother rejects him bluntly. Faced with this rejection, the young returned to Nantes to his adoptive parents, accompanied by the young Flore then aged two. Both are greeted with emotion.

This fiction treats the question of parent / child relationships through the biological family / adoptive family duo. Julien is therefore a character who symbolizes this relational complexity, which will be illustrated by this story told in the third person, where the adoptive parents are less anxious and more positive than the biological mother.
Keywords Youth literature, family, revolt, adoption, identity, kinship.

Introduction

Aujourd'hui, avec le fonds de littérature de jeunesse qui s'accroît de manière remarquable, force est de constater que plusieurs fictions d'enfance et de jeunesse traduisent aussi bien des transformations familiales que des crises de la parenté. Dans cet intervalle, *Deux graines de cacao* d'Évelyne Brisou-Pellen peut être considéré comme un exemple saisissant de la complexité de la relation parents/enfants, complexité subordonnée au thème de l'adoption. Nous allons subséquemment nous focaliser sur un nombre important d'aspects révélateurs du rapport familial compliqué que met en exergue cette fiction.

De prime abord, il s'agit de revenir sur les circonstances de l'adoption de Julien, de mettre en lumière le mensonge des parents adoptifs, la réaction violente du héros, l'attitude inattendue de la mère biologique. Sachant bien que l'adoption opère sur un plan double : celle de Julien par René et celle, survenant à la fin du roman, de Flore par Julien. De ce fait, ces derniers, venus de très loin, portent en eux un nouvel espoir de germination.

Par la suite, il semble intéressant de retracer l'évolution du héros qui, à la recherche de ses origines, passe de l'incompréhension à la révolte, puis de l'acceptation à la compréhension. Par ailleurs, il conviendrait de dégager le rôle qu'occupe Julien dans la complexité des rapports familiaux entretenus : la femme qui l'a mis au monde l'a irrémédiablement écarté de son existence ; par contre, une autre femme (sa mère adoptive) le serre contre elle, l'amadoue et l'appelle « mon Loulou ». À ces deux femmes s'ajoute la petite Flore qu'il sauve de l'orphelinat – comme il l'a été lui-même – et qui retrouve parole, sourire et sérénité grâce à lui. Prise dans cette perspective, la fiction permet d'interroger deux questions fondamentales : quelle est la

vision de l'enfant envers la famille (aussi adoptive que biologique) ? Que deviennent alors les rapports enfants/parents quand ceux-ci concernent un enfant adopté ?

Famille et parenté dans la littérature de jeunesse

Les fictions adressées aux jeunes, si nombreuses soient-elles, abordent des sujets problématiques. Progressivement, la littérature de jeunesse devient « de moins en moins didactique et moralisatrice, de plus en plus ouverte dans ses thèmes, de plus en plus naturelle et vivante dans son langage […] »[2]. Tel est le cas de la famille et de la parenté qui ont accompagné, depuis des siècles, la production littéraire adressée aux jeunes. Contes, pièces de théâtre et romans ont retracé les liens familiaux, des plus simples aux plus compliqués, « du terrible fossé qui se creuse entre ces deux mondes jusqu'à la complicité exagérée »[3]. Tous brossent des portraits dissemblables de héros qui transgressent les ordres et défient l'autorité tant parentale que familiale en obéissant, la plupart des cas, à un instinct périlleux. Les mêmes œuvres ont créé des adultes qui s'investissent en tant qu'exemples et figures d'autorité. Dans un cadre familial, ces deux côtés sont unis par des liens de consanguinité, d'alliance ou d'adoption. Il en ressort que la nouvelle génération d'auteurs de jeunesse conçoit « des héros qui se soustraient en pensées ou en actes à la loi des adultes »[4]. La désobéissance, l'insubordination et la révolte enfantines donnent lieu à des « tensions entre la fonction éducative dévolue à la littérature d'enfance et de jeunesse et les satisfactions fantasmatiques qu'apportent l'écriture et la lecture »[5]. Ce qui justifie l'intérêt d'étudier ces rapports antagonistes unissant désormais parents et enfants au sein de la structure familiale.

Afin de mieux comprendre les manifestations et les aboutissements de cette thématique dans le roman de Brisou-Pellen, un éclairage sur les notions de famille et de parenté, avec tout le lexique qui les accompagne, semble indispensable.

Par famille, Maurice Godelier désigne un « ensemble d'individus apparentés par des liens de consanguinité, et en ce qui concerne l'époux et l'épouse par des liens d'alliance, d'affinité »[6]. Dans un premier temps, l'auteur établit une distinction entre la famille conjugale

[2] Renée LÉON, La littérature de jeunesse à l'école, Pourquoi ? Comment ? Paris, Hachette, 2004, p. 18.
[3] Marie FRADETTE et Pascale RICHARD, « Les rapports familiaux dans le roman pour la jeunesse » dans Lurelu, 18 (2), 1995, p. 57.
[4] Isabelle NIÈRES-CHEVREL, Introduction à la littérature de jeunesse, Paris, Editions Didier jeunesse, collection « Passeurs d'histoires », 2009, p. 161.
[5] *Ibid.,* p. 176.
[6] Maurice GODELIER, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004, p. 599.

(également appelée famille nucléaire) constituée d'un homme, d'une femme et de leurs enfants, et la famille étendue (ou indivise) qui rassemble plusieurs familles apparentées s'étalant sur des générations différentes. Dans un second temps, il différencie la famille d'*orientation* où l'individu est né et/ou a été élevé, de la famille de *procréation* fondée par un individu par son mariage ou toute autre forme d'union. Dans un même courant de pensée, il serait judicieux de ne pas confondre famille et filiation dans la mesure où cette dernière désigne « le fait que chaque individu est à sa naissance (ou le devient par adoption) fils ou fille de père(s) et mère(s) qui sont eux-mêmes fils et filles de père(s) et mère(s) »[7]. De ce fait, par son caractère bilatéral et cognatique, la filiation relie l'individu à ses agnats et à ses utérins, pour reprendre les termes de Godelier.

De toute vraisemblance, au sein de la famille, l'enfant apprend à respecter un certain nombre de règles de conduite. Qu'elle soit biologique ou adoptive, elle prend une part importante dans la socialisation de l'enfant. De ce fait, elle est perçue, entre autres, « comme le fondement stable de la société, comme sa cellule de base »[8]. À l'intérieur de ce noyau, le rôle des parents est déterminant puisque la fonction reproductive qui leur est inhérente s'esquive pour donner lieu à une autre fonction plus décisive : « Ce sont aussi, et parfois avant tout, les adultes qui les nourrissent, les élèvent, les éduquent, leur assurent un avenir »[9]. Par conséquent, la parentalité est toute cette gamme définissant l'intervention, à des échelles différentes, des parents dans la vie de leurs enfants, biologiques ou adoptés. Marie Fradette et Pascale Richard recensent quelques principes sous-jacents à la compréhension des rôles assignés aux parents qu'elles qualifient tel un art subtil : « Entrer dans l'univers secret des enfants demande une subtilité et un pouvoir de compréhension uniques. Savoir atteindre leurs désirs, savoir écouter leur détresse tout comme leurs joies, est un art trop souvent absent chez la plupart des adultes coincés dans l'ambiguïté de leur existence personnelle »[10]. Selon Godelier, ledit terme fait référence à « l'ensemble culturellement défini des obligations à assumer, des interdictions à respecter, des conduites, des attitudes, des sentiments et des émotions, des actes de solidarité et des actes d'hostilité qui sont attendus ou exclus de la part d'individus qui […] se trouvent, vis-à-vis d'autres individus, dans des rapports de parents à enfants »[11]. Cette définition montre à quel point la relation parents/enfants est problématique vu qu'elle est subordonnée à des champs

[7] *Ibid.*, p. 101.
[8] *Ibid.*, p. 16.
[9] *Ibid.*, p. 567.
[10] Marie FRADETTE et Pascale RICHARD, « Les rapports familiaux dans le roman pour la jeunesse », *op., cit.*, p. 57.
[11] Évelyne BRISOU-PELLEN, *Deux graines de cacao*, *op. cit.*, p. 239-240.

différents : le sociologique, le pédagogique, le psychanalytique… Aussi estimons-nous que *Deux graines de cacao* est susceptible d'enrichir les multiples extensions de cette relation. D'une part, cette œuvre montre que « [le] monde de la jeunesse comporte un petit sanctuaire illicite qui échappe aux adultes »[12] ; d'autre part, elle caractérise des rapports familiaux qui fonctionnent au-delà des préjugés et des conventions et ouvre un nouvel horizon sur les liens familiaux. Plus particulièrement, l'adoption est le point de départ d'un tel antagonisme relationnel dans cette fiction.

De l'adoption à l'incompréhension

Le récit se déroule en 1819. Julien vit dans une tranquillité enviable qui ne va pas tarder à basculer dans l'horreur : le roman enchaîne dès les premières pages une série d'événements inattendus qui vont perturber cette quiétude.

Tout d'abord, la scène du nouveau maître ayant remplacé l'ancien malade apporte un premier malaise. Vairon, « le fils du raffineur, un garçon tellement insupportable qu'il rendait la vie impossible aux enseignants »[13] annonce, au hasard, le mot « adopté » qui retentira plus tard dans l'esprit du héros. Évanoui suite aux moqueries de Vairon, Julien se trouve aussitôt à l'infirmerie. Décidé à trouver des réponses à ses questions circonstancielles, il avance un premier pas vers la découverte de son secret : « Julien rouvrit les yeux. La chandelle brûlait toujours mais l'infirmerie était déserte. Il n'y avait aucun autre malade. D'ailleurs lui non plus n'était pas malade ; il était mort. Son dos se redressa, ses pieds se posèrent sur le sol. Il marcha silencieusement vers la porte »[14].

Et la révélation affreuse survient car, en fouillant dans le bureau du directeur, il finit par découvrir qu'il est adopté :

> Sur la première page étaient inscrits ses nom et prénoms : *ABALAIN Julien Charles, André. Né le 10 août à Saint-Père-en-Retz, de ABALAIN René et RICHARD Catherine, son épouse*.
>
> Un soulagement sans bornes gonfla ses poumons. Il refermait le dossier avec un entrain retrouvé quand il aperçut le petit astérisque qui ornait le nom de sa mère. Il chercha vite des yeux le renvoi au bas de la page. Là, il était indiqué : *La date de naissance mentionnée est celle de l'adoption. Naissance le 22 février 1808 en Haïti*[15].

[12] Marie FRADETTE et Pascale RICHARD, « Les rapports familiaux dans le roman pour la jeunesse », *op. cit.*, p. 59.
[13] Évelyne BRISOU-PELLEN, *Deux graines de cacao*, *op., cit.*, p. 7.
[14] *Ibid.*, p. 12.
[15] *Ibid.*, p. 13.

Maintenant que Julien découvre la vérité, il décide de fuguer et de chercher ses parents biologiques en embarquant pour Haïti. D'où l'incompréhension qui va accompagner aussi bien ses gestes que ses pensées rapportées par le narrateur omniscient.

Julien pense que les Abalain le traitent comme n'importe quel autre enfant adopté. Cette pensée est nourrie, au début, de la conversation entre deux ouvrières de la fabrique qui spéculaient sur son sort, surtout que Mme Abalain venait d'accoucher d'un bébé. Le narrateur fait part de cet état de confusion et d'angoisse : « À présent, il comprenait. Il fut saisi d'une envie de hurler, de toute la force de ses poumons. Aucun son ne put franchir ses lèvres »[16].

Puis, avant que le bateau ne quitte le port, le héros est sûr que son départ arrange ses parents adoptifs : « Bientôt il serait trop tard pour les Abalain. Ils ne le récupéreraient pas… Si par hasard ils avaient envie de le récupérer. Ce qui n'était pas sûr. Sa disparition pouvait même les arranger »[17].

Toutefois, guidé par cette incompréhension, Julien est loin de savoir que son absence a eu des répercussions en cascade sur ses parents adoptifs. René Abalain est aussi pétrifié qu'angoissé :

> Ce matin ? Et c'est à cette heure-ci que vous me prévenez ?
> – Pas m'inquiéter ? s'écria Abalain en tentant de contrôler sa colère.
> René Abalain blêmit.
> Mon Dieu ! souffla-t-il d'une voix angoissée[18].

Pareillement, Catherine, sa femme, est désespérée et ne cesse de pleurer. Tous deux sont émus et profondément touchés. Chacun essaie de consoler l'autre en cachant sa peine : « Catherine se mit à sangloter et René se tourne vers la fenêtre pour qu'elle ne voie pas les larmes qui lui montaient aux yeux »[19]. Pleurant et sanglotant, la mère pense encore à son enfant et à la situation embarrassante, puisqu'incompréhensible, à laquelle s'est exposé celui-ci : « Le plus terrible […] c'est qu'il est parti désespéré. Que pense-t-il de nous ? Que pense-t-il ? Oh mon Dieu ! Protégez mon petit ! »[20]. L'enchaînement de phrases interrogatives et exclamatives est révélateur d'un amalgame sentimental et émotionnel que les parents éprouvent sans cesse.

[16] *Ibid.*, p. 10-11.
[17] *Ibid.*, p. 28.
[18] *Ibid.*, p. 31-32.
[19] *Ibid.*, p. 78.
[20] *Ibid.*, p. 78.

En parallèle, à bord du bateau, des scènes viennent confirmer l'incompréhension de Julien et enflammer sa révolte. Ainsi, en souvenir du chocolat du matin, il est résolu à rompre avec sa famille adoptive au point qu'il qualifie la tendresse de la mère adoptive de fait ridicule :

> Julien mangea les yeux fixés au sol. Le chocolat du matin, c'était fini. Il ne fallait pas y penser. Il ne fallait plus penser à sa vie d'avant, à la voix de sa mère (« fais attention, Loulou, c'est très chaud »). Plus personne ne l'appellerait Loulou. Tant mieux, c'est franchement ridicule. Maintenant, Catherine Abalain avait un bébé à elle, Agnès, une vraie petite Abalain[21].

En effet, au milieu de l'égarement réflexif du héros, le récit revient continuellement sur l'adoption, comme si elle était la cause principale de tous ses malheurs.

De surcroît, Julien pense qu'il n'est plus vivant, que ce qui lui arrive l'anéantit et le suffoque :

> Du bout de l'index, Julien captura distraitement dans le grand plat un caillou qui se glissait parmi les lentilles. Il n'était pas Julien Abalain. Parfois, il voyait un grand trou noir devant lui et, à d'autres moments, il avait l'impression qu'il n'existait pas vraiment, que tout était factice, lui, son histoire, ce bateau. Du vent. Du rêve. Par moments, il en arrivait à ne plus rien sentir, ni le chaud ni le froid[22].

Il va de soi qu'un clivage aussi émotionnel qu'existentiel caractérise désormais la vie du héros si bien qu'il revendique son existence et remet en cause sa propre histoire.

L'incompréhension de Julien est aussi rapportée par Rémousin, le directeur de l'orphelinat, lequel baigne le récit dans le suspense et pense que le sujet de l'adoption peut être justifié. Ce personnage, qui est au courant des circonstances de l'adoption de l'enfant et qui attend l'apparition de ce dernier au port d'Haïti, se demande pourquoi Abalain ne lui avait pas raconté ce qui s'était réellement passé car « [s]'il l'avait su, le petit n'aurait sûrement pas fugué »[23].

D'une manière ou d'une autre, cette incompréhension éclaire les actes du héros. Il se pose énormément de questions que ce soit à bord du bateau négrier ou quand il met les pieds dans son pays natal. De telles questions renforcent son incompréhension et sa confusion qui vont se concrétiser par une révolte acharnée dans laquelle se cabre le héros et qui, aussitôt, relance dramatiquement ces rapports familiaux.

[21] *Ibid.*, p. 42.
[22] *Ibid.*, p. 48.
[23] *Ibid.*, p. 169.

De la révolte à l'acceptation

Après la découverte de son adoption, Julien est, logiquement, dans l'incompréhension, puis dans la révolte, une révolte contre le vide qui enferme son univers et qui le traîne dans le néant de la tristesse. Les deux familles, biologique et adoptive, n'ont pas pu échapper à la colère enfantine.

En ce sens, la révolte s'exprime d'abord par les interventions récurrentes du narrateur omniscient, lequel s'infiltre dans les pensées inavouées du héros et les rapporte. Aussi Julien nie-t-il sa relation avec sa famille adoptive. Il refuse de les appeler papa, père, maman, mère et les désigne par leur nom ou même par l'adjectif « faux » : « En pension, il n'aimait presque rien. Mais c'était sans importance, car sa m.. Catherine Abalain lui donnait toujours à emporter un grand panier avec des gâteaux, de la confiture, du saucisson, des fruits secs, et du chocolat »[24]. Dans son esprit, Julien se rattrape et se refuse de souffler le mot « mère ». Les deux points de suspension suivant la lettre *m* traduisent sans ambages la forte révolte de l'enfant qui se voit sitôt rompre avec sa vie d'avant : « C'était abominablement inconfortable, mais quelle importance ? Sa vie d'avant, c'était fini. Il n'était plus Julien Abalain »[25], il va même jusqu'à souhaiter du mal à ses parents adoptifs : « Je ne veux pas qu'ils sachent que je suis vivant ! Je veux qu'ils aient de la peine, qu'ils souffrent ! »[26]. Pareillement, la rencontre avec Rémousin, ancien chargé de l'orphelinat où Julien était déposé et ami de René Abalain, n'apaise pas la colère du héros. Ce commissionnaire lui rappelle les circonstances de son adoption :

> Toi, tu étais là, hurlant à pleins poumons. [René] s'est penché sur toi, il t'a soulevé entre ses mains. Tu as hurlé encore plus fort. D'ailleurs, je dois le dire, tu n'étais pas un bébé facile, et chaque fois qu'on te prenait dans les bras, tu hurlais. Alors il a ouvert sa chemise, il t'a glissé contre sa peau, et il a refermé sa chemise sur toi. Et là, tout à coup, tu t'es apaisé. Quelques secondes après, tu dormais[27].

Les justifications de Rémousin ne semblent pas affecter Julien qui continue à charger son père adoptif de reproches et à se montrer insensible au ton pathétique adopté par son interlocuteur.

À bord du bateau, Gabriel (l'infirmier) et Julien ont beaucoup parlé des relations parents/enfants. Le premier illustre l'exemple de l'enfant souffrant de la tyrannie du père « qui

[24] *Ibid.*, p. 178-179.
[25] *Ibid.*, p. 35.
[26] *Ibid*., p. 64.
[27] *Ibid.*, p. 269.

ne peut ni le comprendre ni vibrer au même diapason »[28]. Le dialogue avec Julien montre que ce dernier est chanceux : rarement battu, bien traité. À vrai dire, tout porte à croire qu'il sera persuadé par les arguments de Gabriel. Toutefois, sa dernière intervention : « Ça suffit ! se fâcha Julien, tu ne comprends donc rien à rien ! Toi, au moins, tu as un père, moi je n'en ai pas »[29] renseigne sur le souhait d'avoir un père violent au lieu d'en être privé. S'exprimant de la sorte, Julien refuse l'adoption et les mensonges des Abalain concernant sa véritable identité.

En Haïti, et en peu de temps, les investigations du héros lui permettent de reconstituer les événements qui ont donné lieu à sa naissance. La rencontre avec la mère biologique ne se passe pas bien. Et les mots de Julien l'indiquent clairement : « Oui, j'ai vu le diable. Le diable qui m'a mis au monde et qui m'a abandonné »[30]. En qualifiant sa mère biologique de diable, Julien évacue cette rage qui le hante depuis qu'il a appris l'affreuse révélation. D'autant plus, en rappelant à sa mère biologique son analyse personnelle des faits ayant présidé à sa naissance, Julien devait affronter une réaction inattendue. Cette nouvelle indésirable pousse la maman à saisir une cravache et à la lever sur son visage. Désirée – la femme qui a pris Julien juste après sa naissance pour l'emmener, discrètement, à l'orphelinat où, peu de temps après, il sera adopté par une personne inconnue – tente de justifier l'excès de colère de Victoire Abalain. En revanche, sa tonalité pathétique le laisse impassible. Les propos de Julien deviennent de plus en plus piquants et mordants tout au long de leur dialogue :

> – Elle n'a pas pu te détester : elle ne t'a même pas vu. […] D'ailleurs elle n'a pas souhaité ta mort. C'était facile de t'empêcher de respirer, tu sais. Elle ne t'a pas tué, tu vois, c'est donc qu'elle n'est pas si mauvaise.
> – Elle ne m'a pas tué uniquement parce que René est intervenu[31].

De toute évidence, le narrateur nous fait part de la frustration de son héros qui s'étale sur plusieurs échelles. Mucchielli revient sur l'importance d'un tel sentiment jugé « nécessaire dans la mesure où [il] force le Moi à se constituer d'une manière indépendante, à prendre conscience du réel, et à former des mécanismes de contrôle et de défense indispensables à sa force ultérieure »[32]. C'est effectivement ce que Julien a manifesté depuis la découverte de son adoption jusqu'à la révélation de la vérité à sa mère biologique.

---

[28] Marielle DURAND, « La relation adulte-enfant dans la littérature enfantine » dans *Revue des sciences de l'éducation*, *2*(3), 1976, p. 236.
[29] Évelyne BRISOU-PELLEN, *Deux graines de cacao*, *op. cit.*, p. 38
[30] *Ibid.*, p. 260.
[31] *Ibid.*, p. 261.
[32] Roger MUCCHIELLI, *La personnalité de l'enfant ; son édification de la naissance à la fin de l'adolescence,* Paris, Éditions sociales françaises, 1962, p. 128.

Le dernier face-à-face s'ouvre sur la réclamation du salaire. Ici, la relation mère/enfant se substitue à une relation patron/ouvrier étant sur le point de se dissoudre. Julien n'est pas prêt à sacrifier ces jours de travail pénible. D'ailleurs, il réclame son argent sèchement, comme s'il parlait à son patron. Il n'est plus désarmé face à l'injonction d'une voix haute et ferme de sa mère biologique. En face d'elle, passée la frustration, « il était bien décidé à ne pas se laisser chasser, ni insulter. Il était presque aussi grand qu'elle et elle ne l'impressionnait plus »[33]. En rejetant sa mère biologique comme elle l'a rejeté, Julien semble mettre fin à cette liaison sanguine. La froideur de ses mots, la récurrence des phrases impératives et de la forme négative ainsi que le ton sec et ferme qu'il adopte renseignent, d'une part, sur l'équilibre dans le rapport de force (car avant, Victoire monopolisait la parole, donnait des ordres et l'adulte se voyait « comme le ministre de l'autorité »[34]) et, d'autre part, sur la transformation du regard de l'enfant qui n'est plus soucieux de la reconnaissance de la femme qui l'a mis au monde.

En apprenant l'amère vérité, Julien se sent déçu dans ses attentes. Le rôle de Gabriel s'oriente vers la consolation et la compassion. Ses propos surviennent après la contrariété ayant suivi le rejet filial. D'une part, ils apaisent l'emportement de l'enfant adopté ; d'autre part, ils contribuent à ce que le héros accepte son sort et s'accepte. Le voici disant : « les vrais parents ne sont pas forcément les meilleurs »[35]. En effet, l'histoire du jeune infirmier avec un père autoritaire qu'il n'a jamais aimé le pousse à formuler cette conclusion. Cette dernière s'apparente à une source de libération, à une façon de partager son secret pour venir en aide au héros déprimé. Il s'ensuit que la déception de Julien est rapportée dans un registre pathétique qui fait en sorte que cet enfant adopté se présente comme une victime innocente suscitant émotion et pitié.

Rémousin, à travers le souvenir de l'adoption de Julien, apaise graduellement la colère de ce dernier contre ses parents adoptifs. L'enfant décide de réembarquer pour Nantes. En réponse à Victoire quand elle lui demande s'il s'en va, il dit : « je retourne chez mes parents »[36]. Il n'accepte plus rien d'elle. En revanche, il reconsidère le lien parental que symbolisent ses parents adoptifs. Cette reconnaissance peut être justifiée par l'idée selon laquelle Julien est mûri par l'expérience. En outre, en revisitant le film de sa vie, il comprend finalement que ce qui unit les enfants et les parents est plus fort que ce qui les sépare. Julien retourne chez ses parents avec la petite Flore de deux ans (c'est la fille d'Youenn et d'Anne-Yogo qui sont morts à cause

[33] Évelyne BRISOU-PELLEN, *Deux graines de cacao*, *op. cit.*, p. 271.
[34] Marielle DURAND, « La relation adulte-enfant dans la littérature enfantine », *op. cit.*, p. 226.
[35] Évelyne BRISOU-PELLEN, *Deux graines de cacao*, *op. cit.*, p. 259.
[36] *Ibid.*, p. 271.

de la variole ayant sévi dans le pays). Le « on arrive chez nous »[37] synthétise l'acceptation finale. Il appelle René papa.

En définitive, l'épilogue montre surtout que Julien a grandi du moment que « la déstabilisation de la figure parentale [l]'oblige à reconstruire [sa] propre image, pour rester et/ou devenir [lui-même], à redéfinir les relations avec les adultes sur de nouvelles bases »[38].

Le trio mère biologique/enfant/famille adoptive

À travers ces émotions par lesquelles passe Julien, il s'avère que *Deux graines de cacao* met en scène la confrontation de l'enfant adopté avec la mère biologique et les parents adoptifs.

En premier lieu, le choix de raconter le récit à la troisième personne est significatif. Il marque une certaine distanciation vis-à-vis de la subjectivité enfantine que traduit le héros. En conséquence, la fiction pourrait fonctionner autrement : c'est au lecteur (à l'enfant) de découvrir la complexité des rapports paternel, maternel et filial. Ballanger, dans une perspective semblable, avance que l'enfant/lecteur « est invité à sortir de son ignorance, à découvrir la dureté du monde, à exercer son esprit critique, à se forger une opinion voire à prendre parti »[39]. D'autant plus, comme le reconnaissent Fradette et Richard, il y a des fois où « l'issue des situations fait en sorte que la relation parent et enfant s'insère entre le rejet et le besoin, comme si les liens de l'amour laissaient place à une révolte temporaire envers le parent »[40]. Ce qui rejoint parfaitement l'intrigue du roman de Brisou-Pellen.

Ceci étant posé, nous assistons à l'image de la mère biologique qui se fissure. Le chapitre XVIII[ème], appelé « Victoire » illustre un moment de vérité, d'attente et d'espoir pour le héros : « Julien ne sentait plus la douleur de ses pieds tandis qu'il remontait l'allée d'un pas volontaire. Sa colère étouffait sa peur. Il avait déjà oublié le fugace soulagement qui l'avait saisi quand il avait su la vérité »[41]. Il se voit enfin couronner son enquête et ses investigations et n'a plus qu'un seul et unique souhait : annoncer le plus vite possible la nouvelle à sa mère biologique. Julien pense aux belles retrouvailles. Il n'arrive pas à annoncer la nouvelle à sa mère biologique. Sa voix est entrecoupée. À peine a-t-il soufflé : « Je… je suis… votre fils »[42]

[37] *Ibid.*, p. 279.
[38] Françoise BALLANGER, « Lætitia, Pétunia, Angel et les autres… Qui sont les enfants ? » dans *La revue des livres pour enfants*, n°229, p. 119.
[39] *Ibid.*, p. 116.
[40] Marie FRADETTE et Pascale RICHARD, « Les rapports familiaux dans le roman pour la jeunesse », *op. cit.*, p. 58.
[41] Évelyne BRISOU-PELLEN, *Deux graines de cacao*, *op. cit.*, p. 257.
[42] *Ibid.*, p. 258.

que Victoire l'attaque verbalement, véhémentement. Celle-ci est loin de dérober son regard glacial. La stupéfaction se peint manifestement sur son visage quand elle apprend ce lien sanguin. Elle le fusille du regard. Puis, elle enchaîne avec des questions et des exclamations qui renseigneraient notamment sur l'étonnement qu'elle éprouve suite à cette nouvelle imprévue. Son visage ne la trahit pas puisqu'elle se durcit de façon incroyable : « Qu'est-ce que tu racontes ? Un fils ? Qui t'a mis ces sornettes en tête ? »[43] ; « Tu délires, mon pauvre garçon ! Fiche-moi le camp ou je te fais jeter dehors ! »[44] ; « René a peut-être adopté un enfant, mais pas le mien. Parce que je n'ai jamais eu d'enfant. Jamais, tu m'entends ? Va-t'en ! Va-t'en d'ici, sale morveux »[45]. En dénigrant son fils, les réactions de la mère biologique deviennent de plus en plus virulentes : elle lève la cravache sur lui comme signe de menace. Après, elle s'adoucit, sans toutefois changer sa position initiale. Pour elle, Julien lui rappelle de très mauvais moments de sa vie, des moments qu'elle aurait voulu oublier pour toujours. Elle ajoute avec un ton élevé : « je n'avais pas demandé à ce que tu naisses »[46]. Nous avons, d'un côté, le déni d'une relation parent/enfant, et, d'un autre côté, la fin d'une liaison avant même qu'elle ne commence.

Victoire n'a jamais vu son enfant, ni désiré en avoir un : « je suis ainsi, et rien ne pourra jamais calmer cette rage que j'ai au fond du cœur. Tu comprends : rien. Et dis à René, dis à René ce que tu veux »[47] et c'est sur cette phrase qu'elle disparait dans la maison et clôt définitivement cette conversation. Plus tard, les adieux se font froidement. La maman campe sur sa position, refuse d'admettre la liaison sanguine et nie tout attachement à Julien. Ce dernier, de son côté, oblitère décidément ce souvenir.

Au vu des rebondissements qui ont froissé ses attentes, le héros revoit son avenir auprès de ses parents adoptifs. Il quitte pressément Haïti et réembarque vers Nantes, escorté de Flore, la fille d'Anne-Yogo, qu'il épargne de l'épidémie sévissant sur l'île. Sans peine, sortent les mots « papa » et « maman ». Il rayonnait d'un grand bonheur et d'une paix profonde. La famille adoptive accepte grandement la nouvelle graine de cacao : « Bienvenue chez nous, Flore, tu es ici chez toi »[48]. Une telle affirmation marque, d'une manière ou d'une autre, la position de cette famille adoptive qui préserve un lien parental d'un autre genre et confirme l'idée selon laquelle le sang ne détermine pas, à lui seul, les relations entre parents et enfants. Par ailleurs, cette

[43] *Ibid.*
[44] *Ibid*.
[45] *Ibid.*
[46] *Ibid.*, p. 272.
[47] *Ibid.*, p. 273.
[48] *Ibid.*, p. 282.

clôture montre que l'image de la famille reste majoritairement protectrice et positive dans les fictions adressées aux jeunes.

Conclusion

Au bout du compte, *Deux graines de cacao* nous plonge dans des surprises relatives au statut de la famille aussi bien biologique qu'adoptive, aux sentiments du narrateur en quête de son identité, à la place de la « famille » ainsi qu'au rapport parents/enfants débattu du point de vue de l'adoption. Ainsi, l'incompréhension, la révolte et l'acceptation sont des émotions qui ont accompagné le protagoniste tout au long de sa recherche identitaire.

Si les auteurs de la littérature de jeunesse ont pointé du doigt, différemment, la complexité desdits rapports, le roman de Brisou-Pellen, quant à lui, suggère « une image de l'enfance porteuse de valeurs positives : force de vie, espoir, exigence de vérité »[49] pour reprendre les termes de Ballanger. Ceci étant, l'enfant adopté a besoin de croire en la vie après que l'image de la mère biologique s'est fissurée. Ainsi, c'est plutôt auprès de la famille adoptive qu'il retrouve sécurité, assurance et quiétude auxquelles renvoie, ordinairement, la notion de famille. Ce qui justifie la situation finale du roman qui met en évidence la reconstruction des liens de complicité entre Julien et ses parents adoptifs, lesquels atténuent l'effet de la relation conflictuelle, voire haineuse entre le protagoniste et sa mère biologique. Ce qui laisse appréhender que « l'enfant ne peut aimer que s'il se sent aimé »[50] et que la famille, quoiqu'elle soit adoptive, est susceptible d'incarner le sanctuaire des valeurs sociales.

BIBLIOGRAPHIE

BALLANGER Françoise, « Lætitia, Pétunia, Angel et les autres… Qui sont les enfants ? » dans *La revue des livres pour enfants*, n°229.

BRISOU-PELLEN Evelyne, *Deux graines de cacao*, Paris, Hachette jeunesse, 2001.

DURAND Marielle, « La relation adulte-enfant dans la littérature enfantine » dans *Revue des sciences de l'éducation*, *2*, 1976.

[49] Françoise BALLANGER, « Lætitia, Pétunia, Angel et les autres… Qui sont les enfants ? », *op. cit.*, p. 119.

[50] Georges MAUCO, *Éducation de la sensibilité chez l'enfant, essai sur l'évolution de la vie affective,* Paris, Éditions familiales de France, 1950, p. 164.

DURAND Marielle, *L'enfant-personnage et l'autorité dans la littérature enfantine*, Montréal, Leméac, 1976.

FRADETTE Marie et RICHARD Pascale, « Les rapports familiaux dans le roman pour la jeunesse » dans *Lurelu*, *18*(2), 1995.

GODELIER Maurice, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004.

LÉON Renée, *La littérature de jeunesse à l'école, Pourquoi ? Comment ? ,* Paris, Hachette, 2004.

MAUCO Georges, *Éducation de la sensibilité chez l'enfant ; essai sur l'évolution de la vie affective,* Paris, Éditions familiales de France, 1950.

MUCCHIELLI Roger, *La personnalité de l'enfant ; son édification de la naissance à la fin de l'adolescence,* Paris, Éditions sociales françaises, 1962.

NIÈRES-CHEVREL Isabelle, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Éditions Didier jeunesse, Collection « Passeurs d'histoires », 2009.